

Bonjour, je suis Jean-Pierre Brunet

C'est avec grand plaisir que je vous souhaite la bienvenue à ce concert de l'ensemble Da Capo de la Basilique Notre-Dame de Montréal. Puisque un concert peut prétendre être spirituel, si il aborde les questions philosophiques et religieuses qui précèdent sa création, j'ai trouvé approprié de vous citer les premiers vers que F Dostoïevski a choisi pour l'introduction de son roman «Les Frères Karamazov». Il s'agit d'un extrait de l'évangile selon St-Jean qui, vous le verrez à l'instant s'inscrit à merveille dans le ton de la Fête de Pâques que nous célébrons aujourd'hui.

L'extrait se lit ainsi :

Quelques jours avant la Pâque,

Jésus dit à ses disciples :

« Amen, amen, je vous le dis :

Si le grain de blé qui est tombé par terre ne meurt pas,

il reste seul ;

mais s'il meurt,

il donne beaucoup de fruit.

(Celui qui aime sa vie

la perd ;

celui qui s'en détache en ce monde

[Texte]

la garde pour la vie éternelle).

(Fin de la citation)

Pour que vous soyez en mesure de mieux apprécier le résultat de la démarche qui est inhérente à ce concert, j'aimerais vous décrire brièvement le cheminement qui nous guide depuis la création de l'ensemble Da Capo en 2007.

On a parfois tendance à notre époque, d'associer l'Art et les artistes à la Féerie et à l'artifice davantage qu'on ne l'associe à la pensée et à la réflexion. Inspiré par le répertoire sacré et religieux du XVIIIe siècle, L'Ensemble Da Capo choisit délibérément de proposer des concerts qui mettent en relief le contenu philosophique, spirituel et religieux de l'œuvre de J.S. Bach. Nous voulons être fidèles à l'esprit qui a dicté sa création musicale. En premier lieu, nous interprétons les musiques du compositeur et à cet égard, je vous invite à lire les précieux commentaires de J-S Hodgson que vous trouverez dans notre programme. À ces commentaires, j'aimerais ajouter un mot sur l'utilisation de l'écho comme procédé musicale. Au-delà du simple effet acoustique, l'écho dépeint de manière sonore les 2 mondes si familiers aux croyants, le monde de l'Au-delà et celui terrestre qui en est l'ombre. Dès les premières notes du concert d'aujourd'hui, Bach nous plonge musicalement dans le deuil vécu au Paradis comme sur terre à la suite de la mort du Christ. L'effet est tout à fait saisissant, vous l'entendrez.

[Texte]

Alors, pour en revenir à notre démarche, Da Capo a choisi délibérément de traiter les questions philosophiques par l'esthétique et l'émotion qui en découle.

Aujourd'hui, jour de Pâques, l'occasion liturgique nous propose de penser la douleur à travers le souvenir de la crucifixion, le deuil par celui de la mort et le pardon par la résurrection envisagée. Nous le ferons accompagnés du peintre de la Renaissance Hans Holbein le Jeune, de l'écrivain du XIXe siècle, F Dostoïevski et du photographe contemporain Walter Schels.

Mais avant de plonger dans le cœur du sujet, Il est significatif de savoir que pendant les 4 premiers siècles de notre ère, l'image dominante qui représente le Christ sur les façades et à l'intérieur des églises est celle d'un garçon, d'un enfant et non pas l'image du crucifié tel qu'on le connaîtra plus tard. Il faut se rappeler que la croix symbolise le supplice et ce dès l'antiquité, bien avant la naissance du Christ. Pour les premiers chrétiens qui ont subi les persécutions de Rome jusqu'à la fin du IVe siècle, l'utilisation de la croix comme symbole n'aurait certainement pas été de bon augure. C'est donc sous les traits d'un enfant sage que le Christ sera d'abord représenté.

De nos jours, c'est l'image du crucifié qui domine l'iconographie religieuse. Il est intéressant également de constater que **la souffrance physique** ne sera explicitement dévoilée qu'à partir du début du XVIe siècle. C'est d'ailleurs à cette époque que le tableau de Hans Holbein fut peint.

Nous abordons, dans le concert d'aujourd'hui, la question de la représentation en images de la Mort.

Bien que les réflexions que suscitent l'œuvre du peintre Holbein et celles du photographe Schels s'opposent, il me paraît important d'affirmer que les 2 artistes indiquent à tour de rôle que l'Art dans son affirmation et par sa volonté d'esthétisme rend acceptable et signifiant la représentation de la vie enfuie, celle de la mort naturelle. Hans Holbein comme vous le verrez l'a fait en exploitant au maximum l'horizontalité et suggère de ce fait tout abandon d'espoir. Il représente le Christ, comme jamais il n'avait été représenté auparavant, c'est-à-dire couché, couché de tout son long.

À l'horizontalité déconcertante de Holbein, Walter Schels, le photographe contemporain oppose la verticalité des sujets qu'il a photographiés, laissant entrevoir l'espoir de la Rédemption. **Si on juxtapose le travail des 2 artistes on obtient la verticalité sur l'horizontalité, ce qui représente pour ceux qui voudront bien le voir, le signe de la Croix.** C'est du moins le sens que j'ai voulu lui donner dans ce collage bien personnel.

Puisque la première cantate d'aujourd'hui, *Christ lag in Todesbanden* nous parle du «Christ qui gisait dans les bandelettes de la Mort», il nous est paru tout naturel de vous parler de l'œuvre de Hans Holbein.

Holbein nous rappelle l'époque de la Réforme qui a précédé d'environ 2 siècles la composition des cantates d'aujourd'hui. Au début du seizième siècle, animés par l'obsession de leur propre

[Texte]

salut avec autant d'intensité que nous sommes aujourd'hui animés par l'obsession du progrès, les Réformateurs de l'Église condamnent l'idolâtrie, et en particulier la vénération des images qu'ils associent au paganisme. Le tableau de Holbein qui a été créé à Bâle en 1521 a survécu aux massacres des iconoclastes perpétrés dans cette même ville à peine 5 ans après sa création. Bien que les briseurs d'images s'attaquent davantage aux figures représentant les saints, on peut imaginer que l'émotion qui se dégage à la vue du tableau de Holbein aurait pu inhiber tout geste malveillant.

C'est dans un esprit de respect envers la pensée des réformateurs du XVI^e siècle que j'ai choisi de couvrir ce tableau avant de vous le dévoiler.

Plusieurs siècles après sa création, l'œuvre suscite toujours de vives réactions de rejet. En 1948, le poète français André Suarès rédige dans son ouvrage intitulé «Pages» le commentaire suivant :

« Le Christ mort est une œuvre terrible. C'est le cadavre en sa froide horreur, et rien de plus. Il est seul. Ni amis, ni parents, ni disciples. Il est seul abandonné au peuple immonde qui déjà grouille en lui, qui l'assiège et le goûte, invisible. Il est des Crucifiés lamentables, hideux et repoussants. ... Le Christ d'Holbein est sans espoir. Il est couché à même la pierre et le tombeau. Il attend l'injure de la terre. La prison suprême l'écrase. Il ne pourrait pas se dresser. Il ne saurait même pas lever la main ni la tête : la paroi le rejeterait. Il est dans la mort de tout son long. Il se putréfie. C'est un supplicé, et rien de plus, vous dis-je. Il n'est pas seulement soumis à la loi de la nature, comme

[Texte]

tous : Il n'est livré qu'à elle. Et s'il y a eu une âme dans ce corps, la mort l'insulte. [...]

De facto le tableau a beaucoup déstabilisé parce qu'il représente le Christ par toutes ses souffrances et rien que par ses souffrances. Ce réalisme « scientifique » par l'horreur est pour beaucoup une négation de la Résurrection. Holbein manifeste une confession effarante de la possibilité de l'athéisme.

Dans son livre «*Essai sur le libre arbitre*», l'humaniste Érasme de Rotterdam, contemporain de Martin Luther affirmait que l'homme a la liberté de choisir sa perte ou son salut. Or, dans cette préparation, Érasme nous invite à une méditation sur la mort, ou plutôt sur son inéluctabilité et son caractère trivial, sur la manière dont elle révèle, par la corruptibilité des chairs, la nature transitoire de la vie. *Le Christ mort* d'Holbein répond à cette exigence métaphysique.

À la fin de la cantate *Christ lag in Todesbanden* nous vous invitons à entendre le texte que Dostoïevski écrit dans son roman *l'Idiot*. Ce texte relate sa propre réaction au moment où il a lui-même visité Bâle et s'est retrouvé en face de l'œuvre de Holbein.

Né très exactement 3 siècles après la création de la toile, soit en 1821 Dostoïevski est généralement considéré comme l'un des plus grands romanciers russes. Il a influencé de nombreux écrivains et philosophes.

Les romans de Dostoïevski sont parfois qualifiés de « métaphysiques », tant la question angoissée du libre arbitre et de l'existence de Dieu est au cœur de sa réflexion, tout comme la figure du Christ. Cependant ses œuvres ne sont pas des « romans

[Texte]

à thèse », mais des romans où s'opposent de façon dialectique des points de vue différents avec des personnages qui se construisent eux-mêmes, au travers de leurs actes et de leurs interactions sociales.

En 1847, Dostoïevski fréquente le cercle de Mikhaïl Petrachevski, fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères, qui lutte contre l'absolutisme du tsar Nicolas Ier. Dostoïevski n'adhère pas à un système en particulier mais cherche à maintenir une présence dans les milieux intellectuels progressistes de St-Petersbourg. Il ne fréquente pas ces cercles pour fomenter de réelles actions révolutionnaires mais pour discuter d'idées nouvelles et surtout parler de l'avenir de la Russie.

Deux ans plus tard, les membres du cercle Petrachevski sont arrêtés ; Dostoïevski est emprisonné. Ils seront tous condamnés à mort. **Après un simulacre d'exécution en 1849, le tsar gracie les prisonniers au moment même où ils allaient être exécutés, la condamnation à mort est commuée en exil de plusieurs années et la peine en déportation dans un bagne de Sibérie.**

Dostoïevski cherche dans celui qui est opprimé, celui qui a péché l'origine du Salut. Il fait de la douleur qui précède toute conscience le moteur de l'existence. Toute sa création littéraire va prendre sens autour d'une réflexion sur la souffrance (celle que l'on inflige de même que celle que nous inflige l'existence), Dostoïevski va jusqu'à prétendre que nous la choisissons et qu'elle nous élève au-dessus de la Nature. A la souffrance est lié le pardon qui lui est associé.

Pouvons-nous pardonner la Mort ? C'est essentiellement la question que nous tenterons de poser tout au long de ce concert.

J'aimerais vous lire un extrait des notes que l'écrivain a écrit suite à la mort de sa première femme :

«Aimer, l'homme comme soi-même selon la prescription du Christ, c'est impossible. On est enchaîné par la loi de l'individu sur Terre ? Le Moi empêche». Il poursuit : «Seul le Christ en a été capable. ...Après l'apparition du Christ, comme un idéal de l'homme dans la chair, il est apparu clair comme le jour que le développement supérieur et suprême de l'individu doit arriver précisément à ceci (...) que l'utilisation suprême que l'homme pourrait faire de son individualité, du développement complet de son Moi, c'est d'une certaine façon d'anéantir ce Moi, de le donner tout entier à tous et à chacun, entièrement et éperdument. C'est un bonheur suprême. Ainsi la loi du Moi se confond avec la loi de l'humanisme et, dans la fusion des deux, du Moi et de Tous, (...) se réalise leur suppression mutuelle et réciproque, et en même temps chacun en particulier atteint le but de son développement individuel : C'est précisément le Paradis du Christ.

À des siècles d'écart de la toile d'Holbein, s'inscrivent les photographies de Walter Schels que vous pouvez voir sur votre droite. On a l'impression, en les regardant, que les sujets sont paisiblement assis et qu'il suffirait de leur chuchoter quelques mots à l'oreille pour qu'ils se lèvent et reviennent à la vie. Nous avons choisi de vous présenter les portraits de Heïner Schmitz et de Edelgard Clavey qui encadrent le tableau de Holbein comme le bon et le mauvais larron de la scène de la crucifixion.

Si Holbein prône un sentiment proche de l'athéisme et que pour sa part Schels nous dévoile l'agnosticisme qui l'habite, F

[Texte]

Dostoïevski affirme par ailleurs sans équivoque sa foi chrétienne bien que l'extrait d'aujourd'hui puisse nous laisser en douter. Je m'en voudrais de ne pas souligner que vous avez devant les yeux un magnifique bronze du sculpteur québécois Charles Daudelin. La dernière arche représente le passage de cette vie vers l'autre, l'espérance d'un bonheur éternel.

Place maintenant au concert

Merci à toute l'équipe de la Basilique Notre-Dame-de-Montréal, et en particulier à son dg M Yoland Tremblay, de même qu'à Sœur Monique Tremblay que je qualifie volontiers de notre ange gardien et ce depuis la création de notre ensemble. Grâce à vous nous nous sentons ici chez-nous. Merci à François Gauthier, Daniel Bellemare, J.S. Hodgson, Sylvain Leith et Denis Savard. Merci également à Suzanne Allard, Danielle Lavoie, Geneviève Parent et Lise Lambert, sans vous nous n'aurions pu mener le projet à bon port. Merci aux chanteurs et comédien Valérie Bélanger, Loïc Paulin, Erik Oland et Sébastien Ventura de même qu'à Marie-Nathalie Lacoursière qui réussit toujours avec brio à donner une forme sensible aux visions de l'Esprit que je lui soumets.

Merci à tous les artistes, bénévoles et partenaires de l'aventure Da Capo.

Finalement, merci à vous tous d'être là.

Bon concert et Joyeuses Pâques

Ah! Un tout dernier mot.....svp gardez vos applaudissements pour la fin pour ne pas briser le mystère qui nous est cher.